

Vers II

VERS II

III- VERS

IV- DIEU

(Traversée vers la poésie pure)



Arbres et falaise, arbres n° 5, stylobille sur carton couché
© Xavier Hiron, 1993

Vers II

Continuité de ce qui avait été affiché dans le premier opus intitulé Mort, les vers qui se développent ici ont le souci de définir une perfection formelle toujours accrue. Ils abordent en parallèle l'atemporalité qui mène vers l'idée de Dieu, rejoignant celle que l'on se fait de la mort. Nouvelle approche d'un thème récurrent pour les années 2003 à 2013.

SOMMAIRE

VERS II	889
III/ VERS	889
702- Les arbres de mai (21)	889
736- Un jardin de pierres (15)	890
737- Le jardin de verre (14)	891
931- Que sont-ils venus dire (18)	891
932- Sais-tu lire le pire (18)	892
943- Diffuse et diaphane (21)	893
945- Qui, ici, pourra dire (23)	894
952- C'est un concert d'oiseaux (33)	895
954- Chèvrefeuille déploie (21)	896
IV/ DIEU	897
1034- Souvenir d'une messe impromptue (23)	898
1035- Clôture (27)	899
1036- Sonnet en devenir (14)	900
1037- Une messe à minuit (20)	900
1038- Pourtant (12)	901
1039- La musique (19)	902
1040- En pensant à Albert Dürer (17)	902
1042- Un appel (33)	904
1044- Il est Amour (31)	905
1048- Réflexivité de l'azur (14)	906
1058- Créés un jour (28)	907
1063- Rédemption (12)	907
1067- L'amour divin (9)	908
1084- Revenu de l'enfance (31)	909
1106- Prière (18)	910
1165- Imploration au désert (21)	911
1089- Sentinelle de ta lumière (21)	912

(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)

Vers II

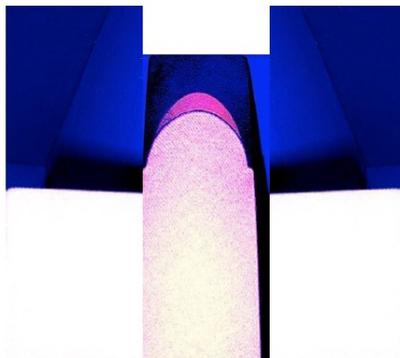
Écoutons la poésie :
C'est le verbe d'antan.
Il emplit l'air.

Écoutons la poésie :
C'est le verbe qui
Telle une flèche infatigable
Déploie son long jet froid
Dans la nuit de demain.

Il crève le silence.
Emplit nos membres d'une sève.
Et son cri envoûtant
Nous met en mouvement.

Écoutons la poésie.
Écoutons son vent léger
À peine perceptible
Qui se lève les soirs
Où il fait grand calme.

Écoutons.
Alors nous marcherons.
Alors nous chanterons
Sur tous les méridiens
De la grande machine !



Cet décalé © Xavier Hiron 2022 (en résidence)

39- Exhortation ancienne (22)

Exhortation ancienne, carte-poème en résidence n° 50
fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2022

Vers II

VERS II

III- VERS

Les arbres de mai
Au penser léger.
Les pluies qui jamais
N'iront plus goûter

Les hauts minarets
Ni l'ordre des prés.
Tiédeur du pavé
Juste et révolté.

Rue calme et voilée
Lenteur des baisers.
Voici en fumée
Ces pluies évoquées

Tendres ou glacées
Bien recomposées.
Nous n'irons rêver
Aux arbres de mai

Jamais, plus jamais.
Ni dans l'air épais
Au penser léger
Nous n'irons voler

Dans l'ordre des prés.

702- Les arbres de mai (21)

Vers II

Un jardin de pierres
Pleut sous les bruyères
Empli de silence.

Glacis et lisières
Chantent comme hier.
Et les parfums denses

Entrent sur la terre...
Oui, dansez, chaumières
Prés et âmes fières !

Et faites bombance.
Faites déférence
À cette rivière

Pleine d'opulence.
Puis faites allégeance
À votre prière.

736- Un jardin de pierres (15)

Le jardin de verre.
L'arbre qui espère.
Le vent qui veut faire
Vibrer sa crinière.

Aux gouttes de pluie
Qu'inonde sa nuit
Un rideau se lève :
C'est le jour sans bruit.

C'est le jour sans trêve
Qui vient, s'accomplit.

Vers II

Et qui donc ici
Dessous ses lueurs
- dites-le moi, dites -
Voudrait fuir ailleurs ?

737- Le jardin de verre (14)

Que sont-ils venus dire
De leur frêle unisson
Ces chérubins fragiles
Ces anges sans renom ?

Ces hauteurs anonymes
Portant masques de son
Là où l'on cloue la lyre
Du plus fort trublion ?

Que sont-ils venus dire
Qui portent nos prénoms ?

Seraient-ils venus dire
Nos manques de saisons ?
Et notre infinitude
Nous qui sommes sans nom ?

Non. Mais ils sont venus dire
Seulement, à mi-tons
Notre jour sans passion.
Et nos chants sans raison.

931- Que sont-ils venus dire (18)

Sais-tu lire le pire
Sa stature d'argent ?

Vers II

Et voler aux navires
Leurs boucliers de vents ?

Sais-tu si l'avenir
Se soucie de l'enfant ?
Et si l'astre veut dire
Sa vie tout bonnement
Aux ogives de cire
Aux nefs d'orient ?

Car l'orient veut dire
Son matin d'Assouan.
Cet immense sourire
Au passé des sultans.

Mais qui n'aura su lire
Tout cela ? Et pourtant
Le vent qui nous déchire
Est venu lentement.

932- Sais-tu lire le pire (18)

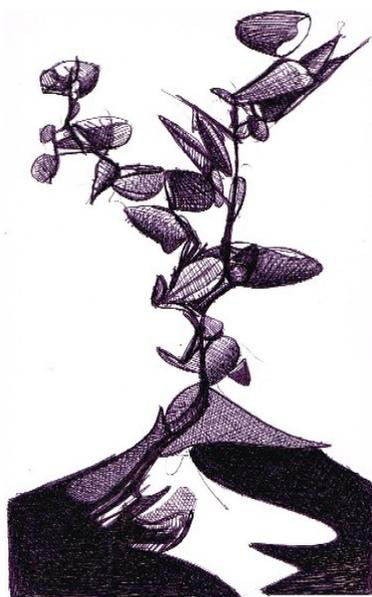
Diffuse et diaphane
Tel un parfum de femme...
Dans la campagne brillent
Les pigeonniers de grès.
L'appel du froid résonne
Du fond de sa vallée :
Le sel au vent qui a gelé !

Virevoltent les tours
Les carillons blessés
Quand le grand atelier
Autour du monde tourne
Sur sa boucle fermée.

Vers II

Diffuse, elle est allée
Vagabonde pensée
Se perdre au grand trou noir
Des forêts enneigées.
Ainsi, sombre et fanée
Comment se pourrait-il
Savoir combien ça dure
Une idylle azurée ?

943- Diffuse et diaphane (21)



Arbuste et mont, flore n° 8 -, stylobille sur carton couché
© Xavier Hiron, 1993

Vers II

Qui ici pourra dire
Aux chemins, sans blêmir
S'il saura accéder
Aux terres les plus hautes ?
Arracher la feuillée
Aux herbes desséchées
Qui ignorent nos fautes ?

Le froid suppure blanc
Et les oiseaux distillent
Pensant manger d'argent.
Sous ce jardin d'Eden
Qu'espérer accrocher
Au pâle trébuchet
De sa franche infortune ?

Apprivoiser sa peur
Sur le mont des douleurs.
Et dire la pudeur
Qui tient ses bras immenses
Bien loin de nous, fermés...

Adieu toute souffrance.
Car voici les lueurs :
Resplendissantes stances
- ô cadeaux de nos pleurs ! -.

945- Qui ici pourra dire (23)

C'est un concert d'oiseaux
Sous le couvert du jour
Dans la haie qui fleurit
Et verdit à mesure.
Qu'illuminent les bruits
Des résonances sûres
De l'air : bourdonnement
Pressant et continu...

Vers II

Aussi continûment
Est la marée des jours
Quand les pétales des
Prunus pleuvent sur terre...

Et cela ne saurait
Être sous les bruyères
Que le feu des sorcières
Puisqu'il existe au ciel
Cette candeur immense !

Et les oiseaux s'enivrent
De leurs chants de glycines
Qui s'émotionnent blancs
Aux arêtes divines.
Et tous les éléments
S'entrechoquent, s'esquivalent
Cependant que le ciel
Reste un royaume humide.

Et qui pousse les hommes
Vers ce nouveau réel ?
La lumière s'anime
De mouvances si fluides.
Toute forme devient
Au jour s'épanouie.
Qu'y a-t-il aujourd'hui
De plus sain que la vie ?

952- C'est un concert d'oiseaux (33)

Chèvrefeuille déploie
Ton vieux mur allongé.
Ombre vive décroît
Vérifie ta portée.
Et tuile, garde humide

Vers II

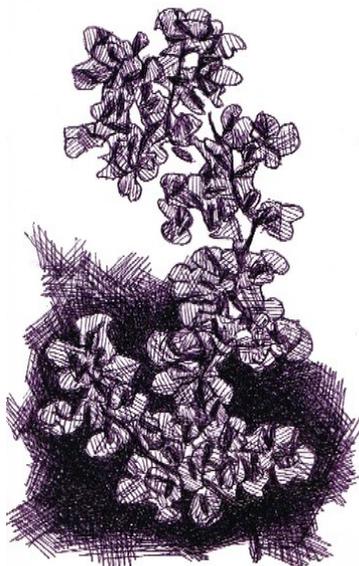
Le pied des orchidées
Tandis que l'Atlantide
Rêve par les fossés.

Le grand saule étiré
Se couche au cou du vent.
Et loin, les herbacées
De leurs tendres amants !
La mandoline pleure
Ses comptines usées.

Aujourd'hui, dans l'asile
Des loisirs envolés
Et dans nos champs obscurs
Que l'on a désertés
Sous la nuit étoilée
Le temps est aux travaux
Qui préparent l'été !

954- Chèvrefeuille déploie (21)

Vers II



Rameau, flore n° 1, stylobille sur carton couché
© Xavier Hiron, 1994

IV/ DIEU

Voici ton porche et ta lumière
Qui s'avacent, telle une pierre
Du fond de sa carrière. Voici
Que se ravive ta frontière.
Tel un monde serein, prospère
Et de légèreté altière.

Vers II

Voici ta place salulaire.
Et tes anges et ton suaire
Qui m'enveloppent, moi le novice
Moi l'infidèle à tes prières.

Pourtant, cette beauté du monde
Qui transparait dans ta pénombre
Me transperce. Et puis me réchauffe...
Et parfois même me caresse.

Voici ton édifice humble
Dont tu fis ta maison, jadis
De molasse mêlée de terre.
Et ton linteau de blanc calcaire
M'accueille. À travers ton vitrail
Là, j'ai senti vibrer ta lumière !
Et qui palpète en moi, soudain
Comme un cœur vole dans l'éther...

Voici ton porche des prières.

1034- Souvenir d'une messe impromptue (23)

Enfin l'enceinte du jardin
Et sa clôture de silence.
Et le lichen, dessus le mur
Comme des taches de verdure
Enfin repose en harmonie
Avec le ciel au feu immense.

Enfin, le vent épais des roses
S'est posé nu dans le midi.
Et froide est la pensée émue
D'avoir enfin, sous l'étendue
Des nuages moroses
Déposé sa mélancolie.

Vers II

Enfin avoir posé sa main
Sur vos écorces sans paroles.
Enfin, vos visages de fleurs
Sans larme : cet impassible dense
Où l'on se tient sans défiance.

Ô monde enfin que j'ai quitté
Voici vos frasques désertées !
Et voletant dans le lointain
Vos bruits enfin se sont éteints.

Penser enfin avoir atteint
Dans cette profondeur le bien
Illuminé de vos sourires.
Et d'eux enfin avoir reçu
Le vrai : cet argentin silence
Par qui la terre nous est due.

1035- Clôture (27)

Si la terre chuchote à l'oreille du sourd.
Si l'oiseau embellit le chemin de nos ombres.
Si les années passées rejoignent nos mystères
Qu'y aurait-il de plus à demander à Dieu ?

Si ma vie s'amenuise autant qu'elle grandit.
Si la fraîcheur du jour neige son lendemain.
Si la mesure de tout est contenue en rien
Qu'y aurait-il de plus à demander à Dieu ?

Si l'émerveillement que l'on vit au dedans
S'illumine du ciel qui s'amoncelle en nous.
Si tout ce qui fourmille ici est à genoux.

Vers II

Si le chemin se prend aux souliers du vallon.
Si demain et toujours se dissolvent dans vivre
Qu'y aurait-il de plus à demander à Dieu ?

1036- Sonnet en devenir (14)

Vraiment, la lune resplendit
Dans son halo de temps, vraiment.
Et son sourire qui frémit
Dans cette mare au tain terni.

Son pouls, vraiment, est assourdi
Au temple de cette muraille.
Et navigant la nuit, vraiment
Au noir béant de nos entrailles
Vers ce néant de nous, vraiment :
Oh, comme elle nous éblouit !

Et qui mesure sa bataille ?
Et sa révolution hardie
Qu'elle brandit, d'ici à là
Dans le jugé de son minuit
Aux joues de nos faces rosies ?

Car cette nuit est son autel.
Et son chœur froid qui luit, vraiment
Gît dans ce grand champ des étoiles.
Et sous sa messe qu'on ne dit
Oh, que la lune resplendit, vraiment !

1037- Une messe à minuit (20)

Vers II

Pourtant à Dieu, rien d'impossible.
Pourtant à lui vont nos offrandes.
Et vers sa face qui sourit
Nos âmes placent leur confiance.

Pourtant ce sentiment fragile.
Et si fragile, en nous, pourtant
Monte une crainte qu'un gracie
Clignement de cil nous défend.

Pourtant l'orage qui pétille
Et l'ouragan que l'on entend.
Pourtant, serions-nous si dociles
Qu'un ange nous rend grâce, enfant ?

1038- Pourtant (12)

Alors, sa musique t'apaise.
Toute cette harmonie de sons
Alors irrigue ta maison.
Et qui, alors, te remplit d'aise ?

Cette vague lumière, alors
Vient t'honorer de son blason.
Et sa grandeur alors se lève
Dans l'éclat cuivré du basson.

Toute cette harmonie de sons
Alors, furtive et sans raison
Apparente, furette.
Alors chemine au diapason
De ton âme qui alors guette
Son être vert et vagabond.

Alors, cette harmonie de sons
Et qui s'emplit de ta raison.

Vers II

Jusqu'à ce qu'alors tu oublies
Tout ce qu'un jour et hors de Lui
Il te faudrait alors maudire.

1039- La musique (19)

Autant le roc séduit la pierre.
Autant le promontoire austère.
Autant la tombe vitupère
Dans le silence ambré des sphères.

Autant demain darde en arrière
L'hier autant que son suaire.
Autant le soleil et l'éclair
Rayonnent au ciel délétaire.

Autant le feu, autant la guerre
Dans nos rêves les plus prospères
Fuiet le malheur, tuent la misère.
Et donnent à nos âmes l'air
De naviguer vers l'estuaire.

Autant ceci et tant de choses
Et qui ne sont pas toutes roses.
Autant tes deux mains si légères
Se rejoignent pour la prière.

1040- En pensant à Albert Dürer (17)

Vers II



Arbre sur alpage, arbres n° 4 - , stylobille sur carton couché
© Xavier Hiron, 1993

Autant le ciel dira
Sa verve de prières.
Autant la pluie viendra
Qui sera salulaire.
Autant l'hiver sera
Aussi doux qu'une terre.
Autant résistera
Sa musique première.
Autant le vent crierà
Accompagné du gel.
Autant négligera
Sa parure de sel.

Vers II

Autant parfois riront
Les enfants sous l'autel.
Autant errantes iront
Leurs âmes immortelles.
Autant retourneront
Les damnés aux crécelles
- leurs voix d'autan venant
des entrailles du fiel -.
Autant vaincus seront
Nos désirs de prédelles.

Autant se délieront
En toi, dans ta nacelle
Tes semences du temps :
Autant bien plus précieux
Te sera nécessaire
Ton fort besoin d'écrire
Autant que de te taire.
Autant se rejoindront
Ténues comme un appel
Et montant d'un matin
Tes sources éternelles !

1042- Un appel (33)

L'amour est une faim
Irrépressible et pleine.
Et comme un chant nouveau
Irrépressible chant
L'amour surgit au loin.

L'amour est une soif
Qui revient au matin.
Et qui chemine encore :
Irrépressible for
Dans l'esprit d'un quatrain.

Vers II

L'amour est un midi
Que tu offres en glissant
Ta main vers les gentils
Sereins de l'occident.
L'amour est ton midi.

Et la lune au levant
Irrépressible et belle
Rit. Et chemin faisant
Se mêle à l'astre grêle
Qui se tait en tremblant.

L'amour est un dialogue
Qui va au jour mouvant.
Et leur secret se tend
Entre la balancelle
Et la fuite du temps.

Et quand tu disparais
Quelques heures durant
Me reste pour toujours
Par ta voix que j'entends
Irrépressible et belle

L'amour de tes louanges.

1044- II est Amour (31)

Ma couleur aux soleils éternels des étoiles.
Ma couleur sous cet œil incertain des ténèbres.
Ma couleur qui vacille et qui renaît aux toiles
Illuminées de bleu où ton azur fourmille.

Ma couleur qui se lève et s'inonde du noir
Va et tente de lire en tes orbes précieux.
Ma couleur au sommeil de l'infini des cieus :
De tes clairs souvenirs qui rehaussent le soir.

Vers II

Ma couleur comme un plein et valeureux miroir
Dirige son destin et rallume l'espoir.
Oui, ma couleur s'éveille, ainsi, à toi, radieux.
À ta rocaille belle, à ton sentier pierreux.

Et lorsque s'émerveille la flamme de tes yeux
Ma couleur respandit en tes chemins de feu.

1048- Réflexivité de l'azur (14)

À chaque palmeraie
À chaque page écrite.
Chaque sphère irradiée
Et à chaque eau bénite.

Chaque nom appelé
Et à chaque visite.
À chaque maisonnée
Remplie de son lévite.

Chaque ville citée
Au silence des scythes.
Chacune des saignées
Livrées aux choses dites.

Chaque son psalmodié
Issu d'un chant sunnite
Chacun élaboré
Au creux de sa guérite.

Comme à chaque romain.
À chaque réussite
Titanesque ou livrée
Aux voix des néophytes.

Vers II

Ou à chaque gisant
Qui répand sa faillite
Et chemine en pleurant
En rejoignant le gîte.

Et qu'ils soient saints ou apaisés
Il est bon de se souvenir
Qu'ils furent bien créés un jour
Dans ta joie et dans ta douleur.

1058- Créés un jour (28)

J'ai porté ma ramure au sang noir des espoirs.
Écorché mes blessures aux éclats des miroirs.
J'ai suivi dans l'instant l'itinéraire bizarre
De ceux qui ont choisi la voix du désespoir.

Et j'ai porté le temps vers l'ultime seconde
Claire comme un matin qu'il y a avant l'ombre.

Mais tu es la poussière qui m'a ressuscité.
Et tel un pénitent, je vais au bénitier
De ta moisson d'argent, Toi que j'ai espéré.

Ainsi rempli de Toi, rempli de ta prière
Oui, j'ai porté le temps plus loin que la misère
Que l'on voit aux chemins de l'homme qui se perd.

1063- Rédemption (12)

Vers II



Arbre irréal, arbres n° 6 -, stylobille sur carton couché
© Xavier Hiron, 1993

Je rêve un Dieu d'essence même
Tel qu'il n'est besoin de le dire.
Un Dieu d'une essence certaine
Qu'il ne serait besoin d'écrire.

Et si ce Dieu dans son extrême
Bonté, faisait de moi qu'il m'aime
Quel besoin j'aurais de prédire
Que cet amour à vous se mêle ?

Puisque vous seriez cet amour.

1067- L'amour divin (9)

Vers II

Ô Dieu de mon enfance
Garant de ma souffrance
Serais-tu revenu
Me hanter d'espérance
Par ton visage neuf
Et ta lumière dense ?
Et portant dans tes bras
Comme un cadeau immense
Ton sourire glorieux
Me couvrant de garance ?

Ô Dieu de mon enfance
Que je revois parfois
À travers ta licence
De jours et de semaines
Qui reviennent et dansent
Autour de moi, rampant.

Ô Dieu de mon enfance
Toi qui m'as ébloui
De ton omniprésence :
Relève mon souci
Éponge mon errance.

Et je dirais partout
Ce sentiment immense
Qui s'en vient du lointain
Et vers l'humain s'avance.
Dans ton matin serein
Ta belle délivrance
Se lever vers ta joie
Vivant ta pénitence

D'être, dans mon errance
Comme chez Toi sur terre !

1084- Revenu de l'enfance (31)

Vers II

Entend que perle ma souffrance.
Entend s'élever ma prière.
Néglige un peu de mes désirs
Qui gisent au ciel délaissé :
Eux, à moitié exprimés.

Laisse-moi ici seul et nu
Renaître de mes cendres.
Comme la fleur du coquelicot
Parfois, renaît au champ de blé.

Mais donne-moi cette force de vivre
Malgré la force des abîmes
Où l'homme pourrait trébucher.
Malgré la clarté des abysses
Où gît un feu désespéré.

Et relève la tête
De qui se sera prosternée
Dans le tracé de ta lumière
Aux pieds immenses de ta bonté !

1106- Prière (18)

Car je voudrais que ta lumière
Jaillisse au dôme débonnaire
De l'atmosphère.

Et qu'en elle se désaltère
Notre cohorte délétère
Qui désespère.

Que tu abreuves sur la terre
Nos âmes sèches de misères
Par ta prière.

Vers II

Quel être es-tu ? Pour quel repère
Qui par la plaine et dans les airs
Va, se libère ?

Tandis que nous, bien pauvres erres
Veillons nos veilles solitaires
Dans nos déserts ?

Oui, je voudrais que ta lumière
Jaillisse au dôme débonnaire
De l'atmosphère.

Et qu'en elle se désaltère
Notre cohorte délétère
Qui désespère.

1165- Imploration au désert (21)

J'ai inspiré et pris
Une goulée de vie :
Le ciel me faisant une nef
Haute et neuve dans le soleil.
Et serpentait à mes souliers
Ce fleuve énorme, lui qui mord
À cru dans l'horizon vermeil !

Les hirondelles faisaient cercle
Vertigineuses près des balcons
Aux garde-corps de fer forgé.
Près d'elles, les jours se diluaient
Dans le tracé fluide des ondes
Qui filaient droit de par le monde.

J'étais chétif au creux du ciel.
Éperdu mais serein. Au miel
Où la fournaise est sans appel.

Vers II

Car j'étais là, au piédroit des immeubles
Et surmontant le temps et surmontant les heures !
Mais prostré, tel un enfant... Me délectant de voir
Ce haut passage de la vie qui gronde
Dans l'embrasure de ta lumière !

1089- Sentinelle de ta lumière (21)

(Fin de Traversée vers la poésie pure)



*Paysage, crayons de couleur sur carton couché, 1992
fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2015*